

Au cœur du Raid de Montpellier

Sécurité. Opérationnelle depuis l'automne 2016, l'unité d'intervention de la police a ouvert ses portes à *Midi Libre*.

LE BILLET

Riposte et protection



par
FRANÇOIS BARRÈRE
Reporter

Recherche, assistance, intervention, dissuasion : quatre lettres qui sont inscrites, pour durer, dans le paysage régional des forces de l'ordre. Depuis plus d'un an, le Raid, l'unité d'intervention de la police nationale, a ouvert une antenne à Montpellier. Un signe fort, décidé après les attentats de Paris, pour faire face à la recrudescence de la menace terroriste. Une nécessité dans une région où l'activité des réseaux est forte, depuis quinze ans. En septembre 2001, Béziers a été marquée par l'attaque menée par Saphir Bghioui, un précurseur de Mohamed Merah. Et le vingtième homme du commando du 11 septembre, Zacharias Moussaoui, était originaire de Narbonne. Aujourd'hui, la présence du Raid à Montpellier ne peut que rassurer, dans une actualité très anxiogène. Espérons que sa capacité de riposte saura aussi être dissuasive. Et que ces hommes dont la devise est « servir sans faillir » n'auront pas à passer trop souvent à l'action.

■ Textes : **FRANÇOIS BARRÈRE**
Photos : **MICHAEL ESDOURRUBAILH**



■ L'impressionnante colonne d'assaut du Raid, avec armes de poing, armes longues et boucliers de protection.

Deux coups de bouclier, un craquement, quelques cris. Le faisceau lumineux d'une lampe torche qui balaye le haut de l'immeuble. Et puis des silhouettes noires, lourdement chargées, qui descendent l'escalier d'un pas calme. « Tout s'est bien passé », lâche l'une d'elles. Il est 6 h 10 dans cette cité sensible de l'Hérault, et les hommes de l'antenne Raid de Montpellier ont fini leur mission du jour : arrêter, pour le compte du SRPJ, un malfaiteur réputé dangereux. Dans l'appartement, l'individu est désormais en garde à vue, aux mains des enquêteurs de la brigade criminelle. Ce type d'opération, les policiers du Raid de Montpellier



effectuent pratiquement toutes les semaines, depuis la création de l'unité, annoncée au printemps 2016 par Bernard Cazeneuve, alors minist

magistrats antiterroristes parisiens. En Occitanie, mais aussi parfois en renfort, à plusieurs centaines de kilomètres d'ici. Ce fut le cas en novem-

« On a une équipe prête à partir immédiatement, 24 h/24 »

bre pour l'arrestation d'un réseau islamiste soupçonné de préparer un attentat. « On a une équipe de quatre personnes prêtes à partir immédiatement, 24 h/24 », explique Jean-Christophe, le capitaine qui dirige l'unité, dis-

crètement installée dans des locaux très sécurisés à Montpellier. Des monospaces noirs, rapides et puissants, de l'armement, de l'équipement, et des hommes prêts à rejoindre le service en moins de dix minutes la nuit.

« On sait qu'en cas de déclenchement d'une tuerie de masse, en moyenne, une personne est tuée toutes les minutes et demie », précise l'officier. Or le territoire à couvrir immédiatement est vaste et représente l'équivalent du Languedoc-Roussillon. « En cas d'urgence, on a des moyens aériens » pour être conduits en hélicoptère sur les lieux de l'intervention. Les autres antennes du Raid sont loin : Toulouse et Marseille. Celle de Montpellier a été

créée pour améliorer la couverture du territoire, après les attentats de Paris. Au quotidien, le Raid de Montpellier s'entraîne dur, en reproduisant des situations de crise inspirées de faits réels. « On est toujours à la recherche de lieux propices, des bâtiments devant être démolis, où on peut agir dans les conditions du réel », explique l'officier. Et les exercices communs avec les autres forces de police ou de gendarmerie locale, comme récemment à la future gare de la Mer à Sète, se multiplient. « On a tout à gagner à travailler ensemble, pour roder les techniques et mieux se connaître. » Et être prêt, au cas où.

HÉRAULT À la gare de triage de la SNCF, dans le quartier des Prés-d'Arènes, à Montpellier

« En cas de crise, s'il faut le découper, le TGV, on le découpe »

L'agent de la SNCF réfléchit encore, l'air perplexe. Il est 7 h du matin, sur ce quai de la gare de déstagement de Montpellier, à l'abri des regards, dans le quartier des Prés-d'Arènes. Devant lui, une quinzaine d'hommes du Raid, en tenue d'intervention. Pendant deux heures, la SNCF a mis à leur disposition un TGV, pour leur permettre de s'exercer en situation.

« On s'entraîne régulièrement sur les structures tubulaires : les trains, les avions, les tramways. C'est particulier. Le plus difficile, c'est d'arriver à y pénétrer. Et à l'intérieur, on risque de se tirer dessus, explique le chef d'antenne. À Bièvre, au siège central du Raid, on a une équipe spécialisée qui met au point les techniques d'intervention. Dans chaque antenne, on a des gens habilités à piloter une passerelle d'accès à un avion, ce qui évite d'exposer un civil, ou à couper l'électricité sur un TGV. »

Cela ne s'improvise pas : « Le risque le plus important est au-dessus de vos têtes, avec la caténaire et son courant élec-

trique. Pas le droit de s'en approcher à moins de trois mètres : il y a un risque d'amorçage et donc de se faire griller », rappelle un technicien de la SNCF.

Reste donc le problème initial : comment ouvrir les portes du train, au cas où des preneurs d'otages aient tout verrouillé depuis l'intérieur. « On part du principe qu'on peut être face à quelqu'un qui connaît bien les TGV. »

Le Raid a une technique, que l'on gardera secrète, mais qui n'a rien à voir avec les procédures de la SNCF. « J'avoue que ça, on le fait jamais », lâche le cheminot, songeur. « Sans accès à la motrice, je ne vois pas d'autre solution que la vôtre. Mais je ne savais pas que vous aviez le droit de faire ça. »

« En cas de crise, on va s'affranchir du droit », répond le spécialiste « effraction » de l'unité d'élite. « S'il faut le découper, le TGV, on le découpe. Et s'il faut utiliser l'explosif, on le fera, même si on prend des risques pour



■ Les entraînements portent sur tous les types de transports : tramway, train, avion.

nous. » Avant d'attaquer les exercices d'envahissement de la rame, on teste la solidité d'une rampe d'accès pour atteindre directement l'intérieur des voitures du TGV. C'est le plus lourd de l'unité (110 kg plus 40 kg de matériel) qui s'y colle, en sautant dessus. A pieds joints. Ça tient.

Former la colonne d'assaut, bouclier en tête. Répéter la manœuvre pour se projeter dans le train, progresser entre les fauteuils.

« Bouge pas ! Montre tes mains ! », lancent les hommes de tête aux comparses qui jouent les terroristes. « À l'intérieur, ce n'est pas plus diffi-

cile qu'ailleurs, mais il faut bien discriminer les hostiles et les otages. L'assaut, c'est la dernière des solutions, quand les négociations ont échoué et que les mecs ont commencé à flinguer les otages. Mais on sait bien qu'on va au casse-pipe, comme le GIGN avec l'Airbus à Marignane. »

ARMEMENT

Stand de tir



« Au signal, deux cartouches dans l'épaule droite, deux dans la gauche. Go ! » Les détonations claquent et les impacts s'alignent sur les cibles, distantes d'une quinzaine de mètres. Au minimum une fois par semaine, les opérateurs du Raid tirent plusieurs dizaines de cartouches. Avec leur arme de poing : un Glock, calibre 9 mm. Mais aussi avec leurs fusils d'assaut, des HK G 36, calibre 5.56, équipés de chargeurs de 30 balles, pouvant tirer au coup par coup ou en rafale. Autres armes au Raid : des fusils pour les snipers, pouvant atteindre à de longues distances des cibles hostiles.



■ Discussion sur une intervention dans un pavillon abandonné de Montpellier. Chaque exercice est inspiré de situations réelles vécues par le Raid.

Près de 40 kilos sur le dos

Un gilet pare-balles qui arrête les plus gros calibres : 25 kg. Un casque : 4 kg. Un bouclier : 25 kg. Au total, les policiers du Raid, lorsqu'ils sont "en lourd", c'est-à-dire en tenue d'intervention, portent entre 35 et 40 kg de matériel et d'armement sur eux. Un vrai défi physique, lorsqu'il faut parfois attendre pendant des heures avant de passer à l'action, et être ensuite prêt à courir, à grimper, à escalader. Et une contrainte pour les entraînements, où il faut aussi éviter et limiter les risques de blessures pour l'organisme.

« On n'est pas des super-héros »

Ils ont participé à l'assaut contre Mohamed Merah ou au Bataclan. Mais ces policiers d'élite ne sont en rien des têtes brûlées.

Bien sûr qu'on risque notre vie. Mais on a l'entraînement pour ça, et quand on intervient, on sait que c'est risqué. Les collègues qui sont en police-secours, eux, ils ne savent jamais sur quoi ils vont tomber.

La modestie n'est pas que de façade. Plutôt grandes gueules et rigolards en dehors des missions, les policiers du Raid que nous avons rencontrés n'ont rien à voir avec des têtes brûlées. « On a tous des caractères forts, parce qu'il en faut pour entrer dans une pièce où quelqu'un t'attend pour te tirer dessus », reconnaît François, 42 ans, au Raid depuis douze ans. « On sait qu'on est le dernier rempart. Mais on n'est pas des super-héros. Le but, c'est que ça se termine bien. » Fils de flic, François est entré dans la police « par vocation, c'était soit militaire, soit policier ». Après avoir rencontré

des collègues des GIPN, les groupes d'intervention qui pré-existaient aux antennes Raid, il décide de passer les tests. « Les psychologues sont là 24 h/24, pendant une semaine. Pour détecter les phobies, qui sont éliminatoires : claustrophobie, phobie aérienne ou peur de l'eau. Mais aussi pour trouver un profil type : ils voient comment on réagit à une mise en échec, à la fatigue. » Ce qui lui plaît dans ce métier ? « La richesse humaine. On est toujours à la recherche de la perfection, car on n'a pas droit à l'erreur, ni pour les victimes ni pour les collègues ni pour nous-mêmes. » Côté moyens matériels et entraînements, « on est privilégiés par rapport aux collègues généralistes. Mais c'est normal pour intervenir correctement : s'il faut récupérer un suicidaire au bord d'une fenêtre, on ne peut pas se permettre d'avoir

des cordes usées. » La cohésion du groupe est capitale : « On fait beaucoup de débriefing, on ne cache pas les défauts : la vie de chacun dépend des collègues. » Brian, 38 ans, a été sélectionné



pour le Raid il y a sept ans, après avoir débuté en brigade anticriminalité, en région parisienne. « Je suis entré dans la police par hasard, après avoir été portier en discothèque. J'ai toujours aimé l'action, j'ai pris le poste le plus chaud possible à la sortie de l'école, je n'ai pas été déçu. » Au Raid, « on arrive à faire ça, parce qu'on n'est pas tout seul ». Il a

été de ceux qui sont intervenus contre Mohamed Merah, les frères Kouachi, l'Hyper Casher, et Abaoud, à Saint-Denis. Il a été blessé par une balle tirée par le tueur de Toulouse :

« On sait que l'antenne de Montpellier n'a pas été créée pour rien »

« Tout le monde savait que ça allait être un carton. Sur toutes les dernières grosses interventions, on s'est dit qu'on n'allait peut-être pas tous revenir. On sait que les terroristes veulent mourir en embarquant le plus possible d'entre nous avec. Mais si nous on n'y va pas, personne n'ira. »

De ces moments où il faut pas-

ser à l'action forte, ils gardent les mêmes perceptions. « On voit tout ce qui se passe autour, mais on est un peu dans une bulle », explique Brian.

« Dans ces cas-là, tu vois sans regarder », confirme celui qui veut qu'on l'appelle l'Ancien, au Raid depuis 2013. Il a fait partie du groupe d'assaut monté par une échelle au premier étage du Bataclan. « Quand on arrive sur place, on voit des cadavres sur les trottoirs, des gens qui crient, des secours dépassés. On sait qu'on n'est pas là pour secourir les gens. Dans la tête, tu es déjà dans ton assaut, en sachant qu'en face, ils veulent mourir en martyrs et que ça va être le combat. On est comme dans un couloir, on n'a pas le temps d'avoir peur. »

Pour lui, qui a été blessé dans l'assaut contre Abaoud à Saint-Denis, le plus dur, dans ce drôle de métier, c'est la néces-

sité de devoir analyser rapidement une situation. « Quand on progresse dans l'étage du Bataclan, on découvre une cinquantaine d'otages, à genoux, dans les bureaux. Et nous, on n'est sûrs de rien. Il peut y avoir des preneurs, parmi les otages. Eux, ils ne comprennent pas pourquoi on les braque. Et certains sont tétanisés par la peur, et n'arrivent pas à lever les bras. C'est là qu'il faut voir, réfléchir et analyser vite. » Tous disent leur fierté de faire partie du Raid, à Montpellier comme ailleurs. « Ici, on est un petit groupe, mais la façon de travailler est la même. On sait que l'antenne de Montpellier n'a pas été créée pour rien. Il y a du boulot dans toute la région. »

Et Brian insiste, encore : « On a une vraie fierté de faire ce job, mais personne n'est irremplaçable. Le Raid, c'est une grosse machine. »

GARD Un après-midi d'exercice à la Maison rurale de Gallargues Grandeur nature, au milieu des adolescents

« Bon, j'en ai une qui fait un malaise, ils demandent à la déconfiner », soupire Bérangère Dessaiem. « Bien sûr », répond l'officier. « À chaque fois, on a des gens qui ont des réactions extrêmes, à cause du stress, ou parce que ça fait écho à leur histoire personnelle. » Il est 14 h, à la Maison rurale de Gallargues (Gard), un établissement privé associatif sous contrat, qui accueille 250 élèves. Objectif du jour : résoudre une crise majeure. Deux agresseurs armés ont investi les bâtiments, l'un a été abattu par la police municipale, l'autre a pris des otages. Les élèves sont enfermés dans leurs classes avec leurs professeurs ou cachés dans leurs chambres, comme les consignes de sécurité le prévoient depuis les

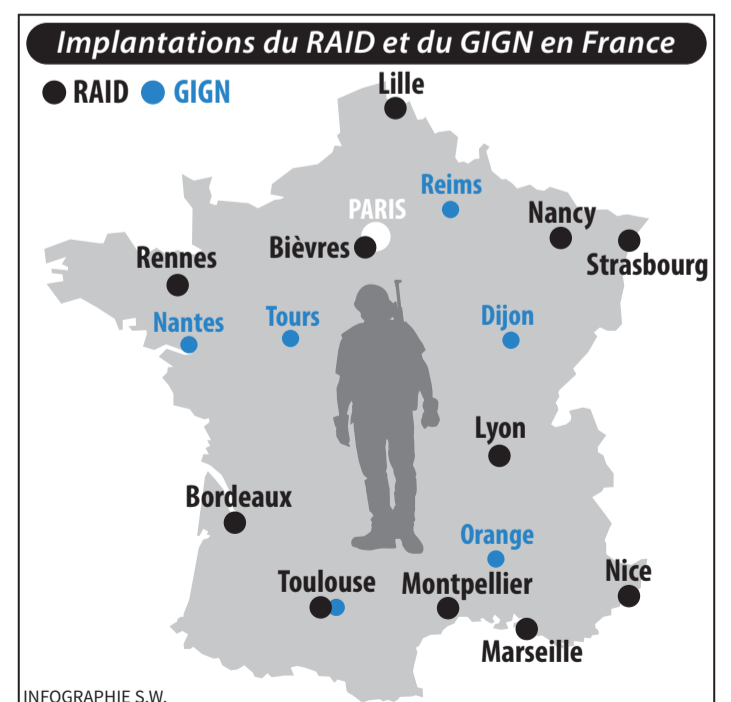


■ Premier repérage des lieux avant l'intervention.

attentats parisiens. « Depuis deux ans, on doit faire ce type d'exercice une fois dans l'année, précise la directrice. Avec le Raid, ça permet de le faire sous stress, même si l'objectif n'est pas d'ancrer les peurs. » À 16 h, la colonne du Raid a achevé sa

lente progression dans le couloir de l'internat, vérifiant chambre après chambre, libérant les otages, et abattant le terroriste. « Quand je les ai vus face à moi, j'étais pas bien », avoue Medhi, le dernier à retrouver la liberté face aux armes et aux casques lourds

de l'unité d'élite. Au tour de la directrice de faire son débriefing avec des filles et des garçons impressionnés par les armes et les tenues noires. « Je vous remercie pour votre sang-froid. Demain, dans votre milieu professionnel, vous pourrez vous retrouver face à des situations complexes, à des personnes violentes, même si ce ne sont pas des terroristes. Il est important d'avoir les bons réflexes. » Se confiner, se protéger, mettre son téléphone sur vibreur. « On a pu contacter tout le monde, dix minutes après, on avait une vision claire de qui était là ou pas. Il faut aussi rester patient : vous avez vu qu'il faut du temps au Raid pour arriver. Mais ils vous ont tous libérés en deux heures. »



▲ Raid : 400 opérateurs en France

Dix antennes régionales, et l'échelon central à Bièvres, en région parisienne : au total, le Raid compte 400 opérateurs, disponibles pour les interventions. Le GIGN, qui relève de la gendarmerie, a son siège à Versailles, et possède six antennes en région.